

PIERRE VALDELIÈVRE

Le Jeu
de
Saint Nicolas

UN ACTE EN VERS

ÉDITIONS DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout — PARIS

1935

Le Jeu de Saint Nicolas

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

- LES HEURES ÉMUES (1912). Edition du Beffroi, Paris.
JOIES ET TRISTESSES (1922). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
MA PETITE PATRIE (1925). Edit. illust. A. Blaizot, Paris.
LA RANÇON DU PROGRÈS (1928). Edition L. Danel, Lille.
LA POÉSIE DE LA MER (1932). Edition La Caravelle, Paris.

PROSE

- LES BAGNES D'ALLEMAGNE : *Souvenirs de captivité* (1920).
Edition L. Danel, Lille.
UNE « RÉCAPPÉE » : M^{me} D'HOËST-DENTANT, HÉROÏNE LIL-
LOISE (1930). Édition du Mercure de Flandre, Lille.
LA PSYCHOLOGIE DU POÈTE (1933). Edition La Caravelle,
Paris.
UN GARS DE FLANDRE (1934). Edit. illustrée La Caravelle,
Paris.

THÉÂTRE

- LA VOCATION DE TËNIERS, 1 acte en vers (1931). Edition
du Mercure de Flandre, Lille.
LE DICT DE JACQUEMARS GIÉLÉE, 2 actes en vers (1932),
Edition La Caravelle, Paris.
LE NID DÉSSERTÉ, 3 actes en prose (1933). Edition G. Frère,
Tourcoing
LA MORT DU ROI MURAT, 3 actes en vers (1933). Edition
La Caravelle, Paris.
LE MIRACLE DE LA TREILLE, 2 actes en vers (1934). Edition
La Caravelle, Paris.



ST. NICOLAS

PIERRE VALDELIÈVRE

Le Jeu
de
Saint Nicolas

UN ACTE EN VERS

ÉDITIONS DE LA CARAVELLE

LE LIVRE ET L'IMAGE

6, Rue Bezout — PARIS

1935

Il a été tiré de cet ouvrage
deux cent cinquante exemplaires
sur Vélín de Rives, numérotés de
1 à 250, et deux cent cinquante
exemplaires sur papier bouffant,
constituant l'édition originale.

A
MES DIX
PETITS-ENFANTS
JE DEDIE CETTE ŒUVRE
AFIN QUE
MALGRE LE REALISME BRUTAL
DE CE SIECLE
ILS PUISSENT ENCORE SE BERGER
DE LA DOUCEUR DES LEGENDES NAIVES
D'AUTREFOIS

Vieille chanson de France



*Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.*

*S'en vinr'nt un soir chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu nous loger ? »*

*— Entrez! Entrez, petits enfants,
Y a d'la place assurément. »*

*Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,*

*Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux.*

*Saint-Nicolas au bout d'sept ans
Vint à passer devant ces champs ;*

*Il s'en alla chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu me loger ? »*

*— Entrez! Entrez, Saint-Nicolas,
Y a d'la place, y n'en manqu'pas! »*

*Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper :*

*« Du p'tit salé, je veux avoir,
Qu'a sept ans qu'il est au saloir. »*

*Quand le boucher entendit ça,
Hors de sa porte il s'enfuya.*

*« Boucher ! Boucher ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu te pardonnera. »*

*Saint-Nicolas s'en fut s'asseoir
Dessus le bord du grand saloir.*

*« Petits enfants qui dormez-là,
Je suis le grand saint Nicolas ! »*

*Puis le saint étend ses trois doigts,
Et les p'tits se lèvent tous trois.*

*Le premier dit « J'ai bien dormi. »
Le second dit « Et moi aussi. »*

*Et le troisième répondit :
« Je me croyais en Paradis ! »*

*Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs...*

NOTICE

La Légende de Saint Nicolas est une de celles qui, de tous temps, ont le plus enchanté les enfants : elle s'entoure pour eux de l'auréole prestigieuse de l'admiration naïve, et plus que les contes de fées ou les récits merveilleux qui sont du pur domaine de l'imagination, l'histoire de Saint Nicolas se concrétise pour eux en des dons substantiels qui n'ont rien d'hypothétique.

L'auteur n'a eu d'autre but, dans cette œuvre, que de mettre à la scène cette légende bien connue.

Le texte de la vieille chanson populaire a fourni le thème de cet acte, cette vieille chanson rimée où se mêlent à la fois comme dans toutes les anciennes chansons de France, le bon sens et la

bonhomie, joints à la naïveté souriante de l'expression; et de celle-ci il n'est besoin d'autre preuve que ce vers qui nous apprend que lorsque le boucher coupable fut découvert par Saint Nicolas, il fut pris d'une si grande frayeur, que

Hors de sa porte il s'enfuya.

La simplicité spontanée de ce barbarisme motivé par les nécessités de la rime, vaut à elle seule la plus belle tournure précieuse.

Saint Nicolas né à Patare, en Lycie, était évêque de Myre au début du IV^e siècle : suivant l'opinion commune il vécut sous Constantin-le-Grand et on sait qu'il mourut en 342.

Dans ces conditions, l'auteur pourrait être aisément taxé d'anachronisme et d'in vraisemblance, mais il faut considérer que la figure de Saint Nicolas a traversé les siècles, et demeure encore aujourd'hui toujours aussi populaire; il a semblé, dès lors, que ce récit pouvait être transporté sans dommage loin du temps et du lieu où il s'est sans doute déroulé : l'art scénique permet de ces transpositions hardies, si l'on songe que les chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille ressuscitant les héros de l'antiquité, étaient représentés, à leur création, dans des décors Louis XIV, et avec des costumes

qui rappelaient plus la cour de Versailles que celles de Rome, d'Albe ou de Carthage.

Quelle est l'origine de la légende qui fait l'objet de ces pages? Il n'existe à ce sujet aucune précision, et il n'est pas possible de dire aujourd'hui si elle est véritablement une légende dans le sens littéral du mot, ou si elle tire son origine de quelque fait miraculeux réel. Quoi qu'il en soit, l'imagerie populaire qui l'a propagée remonte à une époque très éloignée.

Quant à l'usage encore si vivant en Flandre, de « faire passer Saint Nicolas », c'est-à-dire de combler les enfants de jouets et de sucreries au moyen de cette naïve mystification qui est une des plus douces joies de l'enfance, voici en quels termes la Légende du Bréviaire Romain relate le trait qui en a été l'origine :

« Il y avait dans sa ville natale un citoyen pauvre qui ne pouvait marier ses trois filles et qui songeait à trafiquer de leur honneur; Nicolas l'apprend, et la nuit, il jette par la fenêtre, dans la maison, une somme suffisante pour servir de dot à l'une des jeunes filles; il en fait de même une seconde et une troisième fois, et les trois jeunes filles épousèrent des hommes honorables. »

Il faut convenir que ce geste a été, dans la suite des siècles, singulièrement amplifié, et l'usage tel qu'il s'est perpétué a fait de Saint Nicolas l'insigne patron des enfants, tout autant que son geste miraculeux, vrai ou imaginé, par lequel il a rappelé de la mort, trois pauvres enfants assassinés.

P. V.

PERSONNAGES

BERTIN, *boucher.*

THIERRY, *compagnon.*

EUBERT, *premier client.*

JORIS, *deuxième client.*

ALAIN, *troisième client.*

SAINT NICOLAS, *évêque.*

BELZÉBUTH.

LES TROIS ENFANTS : *Jeannot.*

Simonet.

Linette.

La scène se passe dans la boutique du boucher Bertin, quelque part en Flandre, pays de bonne chère et de bonne humeur.

Le Jeu de Saint Nicolas

La scène représente l'intérieur de la boutique du boucher Bertin : du côté droit, un étal de boucher portant des plats avec des victuailles diverses, pâtés, jambons, saucissons, etc. Dans le fond, porte ouvrant sur l'extérieur; sur la droite, porte conduisant dans l'arrière-boutique. Vers le milieu de la scène, une table et deux escabeaux.

Au lever de rideau, Eubert et Joris sont attablés et prennent un repas.

SCENE I

EUBERT ET JORIS.

EUBERT.

Décidément, on fait ici bien triste chère!

JORIS.

Fort triste, en vérité! Et pour être sincère
Je déclare tout net que je n'y viendrai plus.

EUBERT.

Un brouet détestable arrosé de verjus
Qu'il faut payer comptant d'espèces bien son-
[nantes,
Huit sols! Si c'est permis!

JORIS.

Pour se faire des rentes
Notre boucher s'entend vraiment à peu de frais.

EUBERT.

Lorsque je songe au temps passé, j'en ai regrets :
Te souviens-tu, jadis, parfois quelles ripailles
Nous fîmes ici-même, et quelles victuailles
Qu'entourait un fumet onctueux et tentant,
Passaient sur cette table, et fondaient à l'instant
Parmi les profondeurs des appétits voraces.

JORIS.

Si fait : c'était la chair de poulardes bien grasses,
Des quartiers de mouton ruisselants et dorés,
Des amas succulents de cervelas fourrés,
Avec des chapelets de boudin noir à l'aune.

EUBERT.

Et quelque petit vin de Saumur ou de Beaune
Qui, sans vous enivrer, vous tenait en gâté,
Juste ce qu'il fallait pour garder la santé.

JORIS.

Ah, tais-toi, mon ami, l'eau m'en vient à la bouche,
Et quand sur mon écuelle après cela je louche,
Rien qu'à voir devant moi l'aspect de ce ragoût,
Je me sens retomber sur terre d'un seul coup.

EUBERT.

Il suffit pour l'instant. Et je m'en vais sur l'heure
Pour n'y plus revenir, quitter cette demeure.
Holà boucher!

JORIS.

Boucher! Pour ce qu'il a fourni
Payons-lui notre compte, et qu'il en soit fini.

SCENE II

EUBERT, JORIS ET BERTIN.

BERTIN arrivant par la porte de droite.

Me voici : Serviteur! Plaise à vos seigneuries...

EUBERT.

Trève, Maître Bertin, à vos plaisanteries.
Les mets que vous servez nous sont un vrai poison,
Et nous ne voulons plus...

BERTIN.

Cependant ma maison...

JORIS.

Peste de ce ragoût que voici sur la table!
Vous nous faites manger de façon détestable.

BERTIN.

Amis, vous m'étonnez : par toute la cité
Vous savez qu'entre tous mon nom est réputé,
Et que pour m'acquérir la juste renommée...

JORIS.

Votre renom se perd et s'envole en fumée,
Et les gens aujourd'hui, pour prendre leurs repas
Chez de meilleurs traiteurs s'en vont porter leurs
[pas.

EUBERT.

Vous serviez autrefois de succulente chère,
Et dans les alentours plus d'un joyeux compère
S'est ici, grâce à vous, maintes fois régalé
De fine mortadelle et de petit-salé.

JORIS.

Et vous aviez toujours, c'était une merveille,
Derrière les fagots, quelque fine bouteille,
Mais aujourd'hui...

BERTIN.

Mais aujourd'hui rien n'est changé.

JORIS.

Maintenant, à vrai dire, on n'ose plus manger
Les infâmes brouets cuits en votre boutique.

EUBERT.

Et votre tord-boyaux nous donne la colique!

BERTIN.

Eh! vous vous méprenez, amis.

EUBERT, *s'apprêtant à sortir.*

Tout beau, tout beau!

BERTIN, *le retenant.*

Ne partez point ainsi, j'en demeure penaud!

JORIS.

Voici vingt sous-tournois pour payer notre compte.

EUBERT.

Et gardez avec l'or, la mangeaille... et la honte.

Ils sortent tous deux par le fond.

SCENE III

BERTIN.

C'est donc vrai que s'en vont mes clients tour à
[tour,
Sans que je puisse rien dans un pareil détour.
Que le diable, après tout, les emporte!

UNE VOIX DU DEHORS.

On m'appelle?

BERTIN.

Qu'est-ce à dire? On croirait que je perds la cer-
[velle.

Je suis bien seul ici... Mon oreille a tinté.
Pour sortir de ce pas je suis assez fûté,
Je saurai bien trouver par astuce un remède
Pour garder les derniers clients que je possède.
Tirons des plans : voici le moment de montrer
Que le boucher Bertin s'entend à manœuvrer.

SCENE IV

BERTIN, THIERRY.

THIERRY, *entrant par la porte de droite.*

Eh quoi, Maître, voilà que sans cérémonie
Vos deux clients déjà vous faussent compagnie?

BERTIN.

Que veux-tu! Maintenant tout ce monde exigeant
Se plaint de n'en avoir assez pour son argent;
Si l'on se laissait faire, auprès de chaque tranche
Il faudrait leur glisser quelque piécette blanche!
Qu'ils partent, je ne puis me ruiner pour eux!

THIERRY.

Autrefois, chaque jour, on les voyait nombreux
Joyeusement ici prendre d'assaut vos tables :
Vous leur serviez alors des repas délectables.

BERTIN.

Qu'est-ce à dire, voyons?

THIERRY.

Vous le savez fort bien.

BERTIN.

Parle! Ces mots cachés ne me dévoilent rien.

THIERRY.

N'avez-vous point donné des ordres par vous-
[même
Afin de lésiner sur tout jusqu'à l'extrême,
Beurre, épices, bouillon, arômes, condiments?
Dès ce jour vos clients, sans être des gourmands

Ont vu que n'ayant plus le fumet qui rehausse,
Quelque chose manquait dans le goût de la sauce.
Ne cherchez pas plus loin.

BERTIN.

Sans doute, mais ceci...

THIERRY.

Et vous avez rogné sur tout le reste aussi :
Vous servez sans broncher, sur des plats magni-
[fiques,
Des vieux coqs de combat et des poulets étiques
Pour de fine volaille ou du chapon normand.

BERTIN.

Eh quoi, cela n'est rien, et se fait couramment.

THIERRY.

Pour ménager le bois autour de la marmite
Vous retirez la viande avant qu'elle soit cuite.

BERTIN.

Mais encor...

THIERRY.

Moi je sais tous vos tours de bâton :
Vous usez de saindoux et de suif de mouton
Pour du beau gras de bœuf, et vous dites rebelle
Un client qui prétend trouver goût de chandelle
A ce que vous servez! On se plaindrait à moins.

BERTIN.

C'est vrai, mais cependant j'apporte tant de soins...

THIERRY.

A faire mijoter marchandise mauvaise!
Non, croyez-moi, Maître Bertin, ne vous déplaie,
Il vous faut revenir aux anciens procédés
Où des morceaux de choix étaient accommodés
Dans les règles de l'art, en toute conscience.

THIERRY.

Et l'on viendrait chez moi faire à nouveau bom-
[bance?

THIERRY.

Pourquoi pas? Il ne faut de trop près calculer :
Préparez de nouveau de ce petit-salé
Finement mariné, qui fit votre fortune,
Et vous verrez, ainsi qu'on voit au clair de lune

A l'entour d'une flamme errer les papillons,
Une foule accourir, sabots et cotillons,
Grègues et justaucorps, cottes et hauts-de-chausse,
Empressés et civils, des clients à la grosse
Venant vous supplier de les admettre ici.

BERTIN.

Puisses-tu dire vrai! S'il en était ainsi,
Si nous devons revoir des jours si désirables...

THIERRY.

Nous les verrons!

BERTIN.

Je te jure, par tous les diables...

UNE VOIX DU DEHORS.

Quelqu'un m'appelle encore?

BERTIN.

Eh! Je ne rêve pas!
Quelqu'un vient de parler. Est-ce toi? En tous cas
Le son de cette voix jusqu'au cœur me pénètre
Et me fait frissonner dans le fond de mon être!

THIERRY.

J'en ai froid comme vous.

BERTIN.

Tout à l'heure déjà
Quand je me trouvais seul, cette voix me figea,
On eût dit un appel sortant du fond d'un gouffre.

THIERRY.

Sentez-vous à l'instant comme une odeur de
[soufre?

BERTIN.

Mon voisin l'alchimiste est sans doute occupé
A calciner encore, ou bien à décaper
Quelque nouveau produit, en son laboratoire,
En prononçant les mots qu'il lit sur un grimoire.

THIERRY.

C'est un demi-sorcier, et d'un voisin pareil
Toujours tapi dans l'ombre à l'écart du soleil
On peut craindre l'effet de quelque maléfice.

BERTIN.

Allons, va, maintenant, mets de l'ordre à l'office.

THIERRY.

J'y vais, Maître Bertin. *Il sort par la droite.*

SCENE V

BERTIN.

C'est vrai que j'ai souvent
Frelaté sans frayeur la mangeaille, en trouvant
Que toute chose est bonne à faire du potage.
Et maintes fois j'ai mis, c'était mon avantage,
De l'âne pour du bœuf, du chat pour du lapin.
Des savants serviraient avec un nom latin,
Et l'on n'y verrait goutte en gardant confiance.
Mais moi je ne suis pas un savant! Ma science
Se borne à préparer l'andouille et le pâté.
Décidément, c'est peut-être l'honnêteté
Le moyen le plus sûr d'obtenir la fortune,
Car, elle absente, il est toujours une lacune.
Mais assez raisonné! Je me sens attendrir
Et le ferme propos s'apprête à me quérir.
Allons, Bertin, courage! Ayons de l'énergie.
L'existence n'est pas comme un jeu de magie
Que d'un coup de baguette on déroule d'un trait,
Mais c'est au jour le jour un labeur sans attrait
Que par tous les moyens il faut savoir parfaire :
Oui, tous moyens sont bons, qui mènent au sa-
[laire.
Je sens, pour parvenir, ma volonté de fer,
Et je suis prêt à tout, dussè-je, par l'enfer...

SCENE VI

BERTIN, BELZÉBUTH.

BELZÉBUTH.

*apparaissant brusquement par la porte du fond,
drapé dans une grande cape rouge.*

Me voici! Me voici! Aussitôt qu'on m'appelle
Je ne veux pas laisser languir ma clientèle,
Et j'accours à l'instant.

BERTIN.

Mais non! Mais je n'ai point...

BELZÉBUTH.

Si fait, boucher Bertin, trois fois tu m'as enjoint
Par tous les diables de l'enfer.

BERTIN.

Alors... vous êtes...

BELZÉBUTH.

Belzébuth en personne, et les moindres requêtes
Me trouvent attentif. Mais qu'as-tu pour trembler
Comme si la frayeur t'avait ensorcelé?

BERTIN.

Quoi! Vous êtes le diable!

BELZÉBUTH.

Encore que t'émeuve
Ma présence, faut-il que j'en donne la preuve?
Touche mes pieds fourchus et mes mollets ner-
[veux;
Sens l'odeur de roussi qui flotte en mes cheveux;
A travers les galons et le velours qui l'ornent
On voit sous mon bonnet les pointes de mes
[cornes;
Mes ongles sont de braise et brûlent mon manteau;
Ma langue est d'un profil tranchant comme un
[couteau;
Et sous mes longs sourcils dont se tordent les
[boucles,
Mes yeux jettent du feu comme des escarboucles.

BERTIN.

C'est pourtant vrai. J'ai peur...

BELZÉBUTH.

Tais-toi donc, triple sot!
Lorsque l'adversité contre toi fait assaut,
Lorsque tu te débats accablé, misérable,

Au sein de ton malheur tu fais appel au diable,
Et dès que je parais, te voilà sur l'instant
Comme paralysé, sans voix et grelottant.

BERTIN.

C'est que... c'est que...

BELZÉBUTH.

C'est que vous êtes tous les mêmes,
Bons pour les oraisons, les jeûnes, les carêmes,
Et quand le démon vient un jour pour vous aider,
Chacun de se sauver, se croyant possédé!

BERTIN.

Non, sans doute, je sais, mais souvent les paroles...

BELZÉBUTH.

Tes appels étaient donc de vaines hyperboles?
Or, je te veux venir en aide malgré toi.

BERTIN.

Tant de bonté, messire, apaise mon effroi,
Et je me sens gagné par votre grandeur d'âme.
Commandez, j'obéis. Honni soit qui m'en blâme!

BELZÉBUTH.

Ne te plaignais-tu pas tantôt de voir partir
L'exode des chalands dont tu te sens pâtir?

BERTIN.

Sans doute : Tour à tour les voici qui désertent
Mon échoppe.

BELZÉBUTH.

Nigaud! Dans les cages ouvertes
Si tu veux retenir les oiseaux malgré tout,
Il faut donner du grain qui soit bien de leur goût.
De même si tu veux tenir en ta boutique
Les clients de passage, use de politique
Et sur leur table mets ce qu'ils aiment manger :
Flatte leurs appétits, pour ne les obliger
A prendre à contre-cœur des viandes déplaisantes.

BERTIN.

Messire, enseignez-moi ces mets qui les enchan-
[tent.

BELZÉBUTH.

N'étais-tu pas jadis réputé pour servir
Certain petit-salé qui plaisait à ravir?
Les passants reniflaient l'odeur de tes cuisines,
Et l'on sortait d'ici purléchant ses babines.

BERTIN.

C'est vrai, mais à présent chaque chose est d'un
[prix...

BELZÉBUTH.

Tel, que pour préparer du pâté de perdrix
Tu mets de vieux pigeons décédés de vieillesse.

BERTIN.

Non... c'est-à-dire...

BELZÉBUTH.

Allons, n'use point de finesse
Avec moi, car je sais fort bien ce qu'il en est.
Moi je vais t'enseigner ton métier, grand bônêt!
Te sens-tu prêt à m'obéir en toute chose?

BERTIN.

Insigne bienfaiteur, il n'est rien que je n'ose.
Parlez!

BELZÉBUTH.

Mais toutefois, comme on n'a rien pour rien,
Il faut me garantir mon salaire.

BERTIN.

Combien?

BELZÉBUTH.

Non point des écus d'or ou des pièces sonnantes,
Car ce n'est point ainsi que je conclus mes ventes.
Nous allons faire mieux : Tiens, sur ce parchemin,
Pour approuver les mots, signe-les de ta main :
Tu sais à peine lire, alors tout ce grimoire
Ne peut t'intéresser.

BERTIN.

Je n'ai point d'écritoire.

BELZÉBUTH.

Il n'en est pas besoin : du bout de ton couteau
Pique-toi quelque peu, le sang tout aussitôt
Va couler de ton doigt, juste assez pour écrire
Les lettres de ton nom.

BERTIN.

*Il se pique légèrement le doigt de la pointe de
son couteau, et signe de son sang le parchemin
que lui présente Belzébuth.*

Voilà, c'est fait, Messire.

BELZÉBUTH.

Fort bien.

BERTIN.

Mais qu'est-il dit, au long de cet écrit?

BELZÉBUTH.

C'est un texte savant fait de beaucoup d'esprit
Qui dit que pour toujours tu m'as vendu ton âme.

BERTIN.

Que j'ai vendu... Jamais! Non jamais! Je réclame!

BELZÉBUTH.

Trop tard, mon bon ami, c'est signé de ton sang,
Et nul n'accepterait de te croire innocent.
Mais moi je te procure en retour la fortune.

BERTIN.

C'est vrai! Que dois-je faire? Irai-je au clair de lune
Tracer dans la forêt un cercle autour de moi
Sur la mousse du sol, et dire sans effroi

Dans le bruit infernal d'un cliquetis de chaînes,
Les incantations secrètes qui conviennent?

BELZÉBUTH.

Moins que ça, beaucoup moins: Revenons au pâté.
Puisque la chair de porc est de telle cherté
Qu'en ton petit-salé tu ne peux plus en mettre,
Pour le moment tu vas seulement me promettre
D'y consacrer la chair des trois êtres vivants
Qui passeront ta porte, et prenant les devants
Entreront les premiers céans dans ta boutique.

BERTIN.

C'est tout?

BELZÉBUTH.

C'est tout.

BERTIN.

Alors, ni formule magique
Ni parole d'où sort le pouvoir ténébreux?
Et cela seulement pourrait me rendre heureux?

BELZÉBUTH.

Cela seul suffira, sois sans inquiétude,
Prépare ton salé suivant ton habitude,

Fais-le bien macérer dans les règles de l'art
Dans ta cuve de chêne où marine le lard
Au sein des condiments, parmi les quatre épices.

BERTIN.

Eh! je m'attendais bien à d'autres artifices.
Mais je vous crois, Messire, et vous obéirai.

BELZÉBUTH.

C'est bien, j'ai ta parole; et surtout...

BERTIN.

C'est juré!

BELZÉBUTH.

Les trois premiers vivants qui passeront ta porte.
Il sort par le fond.

SCENE VII

BERTIN.

Voyons, suis-je éveillé? Car enfin il importe
Que je puisse savoir... Oui, mon doigt saigne encor.
C'est donc bien arrivé, et je ne suis pas mort.

Ah, Bertin mon ami, si pareille aventure
Ne te met dès demain en meilleure posture
En te faisant tomber des écus plein les bras,
C'est qu'il n'est vraiment plus de justice ici-bas.

SCENE VIII

BERTIN, THIERRY.

THIERRY, *entrant par la droite.*

Maître, nous avons hier épuisé la réserve
De ce petit-salé qu'on tenait en conserve,
Il faudrait...

BERTIN.

Mon ami, nous allons avant peu...
Tout d'abord, sache-le : j'ai risqué mon enjeu,
Et nous verrons bientôt sans efforts la fortune...

THIERRY.

En gros doublons d'argent, nous tomber de la
[lune!

BERTIN.

Tais-toi, tu n'es qu'un âne et tu n'y connais rien.
Mais retiens seulement que je sais le moyen
D'offrir à peu de frais de succulente chère,
Et sans t'inquiéter tu vas me laisser faire.
Si le diable a dit vrai... car c'est lui qu'à l'instant
Je viens de recevoir. Eh! te voilà flottant
Tremblant et secoué des pieds jusqu'à la tête
Comme un bateau désemparé par la tempête.

THIERRY.

Quoi! Vous avez vu le...

BERTIN.

Remets-toi, mon ami :
Le diable ne fait point les choses à demi,
Aussi...

THIERRY.

Ce n'est point vrai?

BERTIN.

Nous avons fait affaire.

THIERRY.

J'aurais dû m'en douter : Sentez en l'atmosphère
Cette odeur de roussi qui flotte doucement,
On dirait par instants comme un grésillement.
Qui s'élève au milieu de vapeurs de résine.

BERTIN.

Tais-toi, bènêt! Je vais éduquer ta narine.
Mais il suffit, passons : Nous allons assembler
Tout ce que je dois mettre en mon petit-salé,
Et prendre pour cela comme chair fine et blanche
Les trois êtres vivants qui d'une marche franche
Passeront les premiers le seuil de ma maison :
Ils tiendront lieu de porcelet ou bien d'oison.

THIERRY.

Les trois premiers? Vraiment quelle plaisanterie!

BERTIN.

Tais-toi, dans cet instant je n'admets pas qu'on rie.

THIERRY.

Et si c'était un chat, ou bien quelque roquet...

BERTIN.

C'est possible, qui sait? Peut-être un perroquet,
Peut-être le hibou du voisin l'alchimiste...

THIERRY.

Un rat, dans le pâté ferait mine assez triste!

THIERRY.

Quels qu'ils soient!

*Il lui donne un bâton, en prend un lui-même
et tous deux se postent de chaque côté de
la porte du fond, prêts à frapper le pre-
mier venant.*

Prends ceci pour être bien armé,
Et restons à l'affût, prêts à les assommer.

THIERRY.

Du bruit!...

BERTIN.

Non, c'est le vent.

THIERRY.

Encor...

BERTIN.

Oui, je l'écoute,
C'est comme un bruit de pas qui marchent sur la
[route.

THIERRY.

On vient...

Jeannot et Linette ouvrent la porte et entrent paisiblement, portant chacun un panier au bras.

SCENE IX

BERTIN, THIERRY, JEANNOT ET LINETTE.

THIERRY.

J'allais frapper!

BERTIN.

Malheur!

JEANNOT.

Bonjour boucher!
J'aide aujourd'hui ma mère, et je viens te chercher
Deux aunes de boudin.

LINETTE

Et de la viande fraîche
Pour mêler dans la soupe, à la conserve sèche.

BERTIN.

Bien, petits!

JEANNOT.

Et je dois vous remettre un denier.

BERTIN.

Mais sauras-tu porter tout seul ce grand panier?

UNE VOIX AU DEHORS.

Les trois premiers vivants qui passeront ta porte!

BERTIN.

Mais alors... Non jamais! Ces enfants?

UNE VOIX AU DEHORS.

Que t'importe?

BERTIN.

Vais-je aller jusque là? Pourtant je l'ai promis.
Courage! Du boudin? Par ici, mes amis,

Avancez tous les deux dans le fond de l'échoppe.
(Deux enfants égarés dans l'ancre d'un Cyclope!)
*Il sort par la droite, emmenant avec lui les
deux enfants.*

SCENE X

THIERRY.

Quelle étrange recette on m'apprend aujourd'hui.
Mon maître, cependant, paraît bien sûr de lui.
Quelque chose sans doute a troublé sa cervelle,
Car il verra partir ses clients de plus belle
Si pour faire les mets qu'on mangera demain
Il prend n'importe quoi lui tombant sous la main.
C'est le diable, dit-il? Je suis plus près de croire
Que s'il l'a vu vraiment, avec sa face noire
Et sa langue de feu, il en est demeuré
Quelque peu dérangé, et fol contre son gré.

SCENE XI

THIERRY, SIMONET.

SIMONET, entrant par la porte du fond.

Ma mère fait chercher de fine mortadelle,
Et pour payer le prix, j'ai dans mon escarcelle
Douze liards bien comptés.

THIERRY.

Approche, c'est fort bien.

SIMONET.

Pour être mieux servi, c'est à maître Bertin
Que l'on m'a bien prescrit d'en faire la demande.

THIERRY.

Entre alors jusqu'au fond pour faire ta commande.
Il le fait sortir par la porte de droite.

SCENE XII

THIERRY.

D'ailleurs, s'il était vrai que Satan fût venu
Cela ferait du bruit, car ce seigneur cornu
Sème derrière lui fléaux et maléfices,
Et sous ses pas maudits tous les crimes fleurissent.
Maître Bertin n'est pas un homme à se damner,
Ni par de vains propos à se laisser berner.

SCENE XIII

THIERRY, ALAIN.

ALAIN, *entrant par la porte du fond.*

Eh bonjour, compagnon! Je passe d'aventure
Et j'entre pour manger, car la faim me torture.

THIERRY.

A vos ordres, messire.

ALAIN.

As-tu, dis-moi, toujours
De ce petit-salé que dans les alentours
On vante à tout venant comme une chose unique?
Je voudrais bien goûter de ce mets magnifique.
L'éloge qu'on en fait...

THIERRY.

Sire, vous tombez mal,
Et vous ne pourrez point tâter de ce régal,
Car il n'en reste plus, et le saloir est vide,
Mais pour en faire à neuf mon maître se décide :
La méthode qu'il prend est nouvelle, et, ma foi,
Ce sera, sans mentir, un plat digne de roi.
Si vous passez demain vous en aurez sans doute.

ALAIN.

Oui, mais en attendant, j'ai fourni longue route
Et je veux me refaire; or ton maître a grand tort,
Car son petit-salé...

THIERRY, *offrant tour à tour tous les mets
qui sont sur l'étal.*

Saucisses de Francfort,
Boudin noir parfumé d'un soupçon de canelle,
Filet d'Anvers, andouille, ou salmis de sarcelle?

ALAIN.

Non je n'en ferai rien : Tout ça ne vaut pas cher!

THIERRY.

Quartiers de porc fumés sur un feu de bois vert,
Volaille en saucisson tout fourré de pistache,
Ou pâté de faisan qui dans sa croûte cache
Une farce truffée aux fruits du Périgord.

ALAIN.

Non! Pour ton seul salé je donnerais de l'or!

THIERRY.

Que puis-je encore offrir? Voyez : foie en terrine,
Ou jambon du pays en fine galantine,
Cervelas épicés noués en chapelets,
Laitances au piment, museaux de porcelets...

VOIX DE BERTIN.

Thierry viens-tu m'aider, car je parviens à peine
A porter ce saloir dont la charge est trop pleine.

THIERRY.

Voici, maître, j'y vais! Seigneur, un court instant,
Et messire Bertin qui mieux que moi s'entend
Aux arts si délicats et fins de la mangaille.
Voudra vous procurer quelque belle ripaille.

Il sort par la droite.

ALAIN.

Ah j'enrage, vraiment d'être venu pour rien!
Encor si je savais par quel nouveau moyen...

SCENE XIV

ALAIN, BERTIN, THIERRY.

Bertin et Thierry rentrent en scène en portant un lourd cuvier qu'ils manipulent avec précaution, et le déposent bien en évidence devant l'étal.

BERTIN.

Sois prudent. Ce cuvier dans sa pleine mesure
Est si lourd! Jusqu'au bord affleure la saumure,
Et le moindre faux-pas la ferait renverser.
Avance encore à petits pas, sans te presser.

THIERRY.

Quelle charge! Voilà.

ALAIN.

Salut, maître : serait-ce
Le fameux porc salé dont on disait l'espèce
A tout jamais perdue hormis sur votre étal?

BERTIN.

Si fait; dans quelques temps on verra ce régal.

ALAIN.

Pourquoi pas aujourd'hui, car son aspect m'al-
[lèche.

BERTIN.

Pour l'instant, croyez-moi, la chair en est trop
[fraîche.

Laissez-la mariner deux ou trois jours encor,
Et vous m'en parlerez en connaisseur, Signor.
Point par point j'ai suivi la fameuse recette,
Je n'ai point ménagé le thym ni la sarriette;
Pimprenelle et girofle, autant que de laurier;
J'ai pris soin de ranger dans le fond du cuvier
Un lit bien onctueux d'olives de Provence;
Et pour n'être accusé d'aucune négligence.
J'ai versé sur le tout deux doigts de vin clair.

ALAIN.

L'eau m'en vient à la bouche!

BERTIN.

Et s'il doit macérer
Dans son jus, c'est au plus une semaine encore.

THIERRY.

Mais après ces huit jours...

ALAIN.

Eh bien, je le déplore,
Et je pars de chez vous sans apaiser ma faim,
Nul mets ne me séduit : Adieu maître Bertin.

Il sort par le fond.

SCENE XV

BERTIN, THIERRY.

BERTIN à *mi-voix*, montrant le *cuvier*.

Ils sont là tous les trois.

THIERRY.

Ils sont là, qu'est-ce à dire?

BERTIN.

Les enfants.

THIERRY.

Les enfants? Allons, vous voulez rire!

BERTIN.

Je te dis qu'ils sont là débités en morceaux.

THIERRY.

Quoi, vous avez osé, tout comme des pourceaux
Égorger ces petits! D'un meurtre abominable
Vous n'avez pas eu peur de vous rendre coupable!

BERTIN.

Ne t'avais-je pas dit : Les trois premiers vivants
Qui passeront ma porte?

THIERRY.

Ainsi, vos mets savants
Sont des lambeaux saignants de leur chair pan-
[telante?

BERTIN.

Il fallait, que veux-tu?

THIERRY.

Ah! ma tête branlante
Et mes esprits épars...

BERTIN.

Oui, va te reposer,
Tu comprendras demain à quel but avisé
J'ai prétendu m'astreindre en faisant de la sorte :
Cesse de te troubler de ce qui ne t'importe.

THIERRY.

Quoi, ces enfants! Il est possédé du démon!
Il sort par la droite.

SCENE XVI

BERTIN.

Décidément, ce radoteur prêchant sermon
Garde toujours mentalité de valetaille,
Et si je l'écoutais, la plus belle trouvaille
Serait chose de rien sans valeur à ses yeux.
Tous les moyens sont bons pour parvenir à mieux.
D'ailleurs où serions-nous si dans toute exigence
Il fallait écouter parler sa conscience!
C'est bon pour les bigots, les cagots, gens de rien,
Occupés à peser sans cesse mal et bien,
Toujours embarrassés de craintes ridicules,
Et tremblants tout le jour à la voix des scrupules.

On frappe à la porte du fond.
Qui va là?

UNE VOIX AU DEHORS.

Ouvre-moi!

BERTIN.

Ce ton impératif
Me rend subitement hésitant et craintif :
Timbre inaccoutumé d'une voix familière...

UNE VOIX AU DEHORS.

Ouvre!

*Il ouvre la porte du fond, et Saint Nicolas
apparaît en chape d'or sur une aube de
dentelles, mitre en tête et la crosse à la
main.*

SCENE XVII

BERTIN, SAINT-NICOLAS.

BERTIN.

Quoi, Monseigneur! De ma stupeur première
Monseigneur excusez l'incivile façon,
Car de votre Grandeur je n'avais nul soupçon.

SAINT NICOLAS.

Boucher, je viens chez toi : A toutes mes ouailles
J'apporte le salut paternel : qu'ils travaillent
Durement pour gagner le pain de chaque jour,
Que les blesse la vie à son traître détour,
Tous les infortunés que la lutte importune,
Comme ceux qu'en silence a comblés la fortune.
Au foyer de chacun j'ai voulu m'arrêter,
Et ton tour est venu de l'hospitalité.

BERTIN.

Très humble serviteur, Monseigneur, fort indigne
D'accueillir de la sorte un visiteur insigne.

SAINT NICOLAS.

La paix soit avec toi.

BERTIN.

Soyez le bienvenu.

SAINT NICOLAS.

Sais-tu que jusqu'à moi ton renom parvenu,
Ce renom qu'alentour plus d'un convive exalte,
M'a fait souventes fois désirer cette halte?

BERTIN.

Monseigneur est trop bon.

SAINT NICOLAS.

Et je veux aujourd'hui
Goûter la bonne chère au foyer de celui
Qui pour la préparer n'a d'égal à la ronde.

BERTIN.

Je demeure confus.

SAINT NICOLAS.

Ta cervelle féconde
Enfante, m'a-t-on dit, des préceptes nouveaux
Pour préparer la chair des porcs ou des agneaux.

BERTIN.

Trop heureux, Monseigneur, de vous être agréable,
Je veux mettre à l'instant devant vous sur la table
Ce que j'ai de meilleur.

SAINT NICOLAS.

Partout on m'a parlé
Du parfum succulent de ton petit-salé,
Et j'en voudrais goûter, ma foi, quelque parcelle.

BERTIN.

Il est vrai, son renom est chose universelle,
Mais j'en suis bien marri, je n'en ai plus, ce soir.

Montrant le cuvier :

Celui que vous voyez n'est mis dans le saloir
Que depuis ce jour même : à cette heure il macère
Parmi les condiments, mais le temps nécessaire
N'étant point écoulé, cette chair n'a pas pris
L'arôme exquis des mets de saumure pétris.

SAINT NICOLAS.

Il n'importe, Bertin, j'en veux tel qu'il se trouve.

BERTIN.

Cependant, Monseigneur, l'expérience prouve
Que ce mets délicat servi trop fraîchement
N'a pas les qualités qui font son agrément.

SAINT NICOLAS.

Il n'importe, te dis-je, et j'en veux à cette heure.

BERTIN.

Dans quelques jours la chair ne sera que meilleure.

SAINT NICOLAS.

Tu me refuses donc? Je ne te comprends pas,
Pour la première fois je porte ici mes pas,
Et c'est ainsi que tu...

BERTIN.

Non. C'est que... mais je n'ose...
Une soudaine peur dont je ne sais la cause
Me vient tout à l'instant.

SAINT NICOLAS.

Mais qu'as-tu pour trembler?

BERTIN.

Je ne sais, et pourtant je me sens chanceler.

SAINT NICOLAS.

Eh bien moi, je le sais quels méfaits t'indisposent:
Je suis l'homme de Dieu qui connaît bien des
[choses,
Et je n'ignore pas de quel sang ton hachoir
Est souillé, ni la chair qui gît dans ton saloir.

BERTIN.

Oh, grâce, Monseigneur!

SAINT NICOLAS.

Le crime abominable
Dont tu t'es sciemment rendu ce soir coupable
Mériterait un châtement...

BERTIN.

Pitié, pitié!

SAINT NICOLAS.

Un châtement terrible, et s'il fallait payer...

BERTIN.

Pardon, maître, pardon! J'étais fou, je le jure,
Puisque j'ai du bon sens dépassé la mesure.

SAINT NICOLAS.

Tu vois où t'a conduit ta folle ambition
Et ton esprit de lucre.

BERTIN.

A la damnation!
Oui, Monseigneur, j'avoue humblement mon
[forfait,
Mais j'implore à présent sur mes transes mortelles,
J'implore le pardon de vos mains paternelles.

SAINT NICOLAS.

Bertin, Dieu n'a jamais accablé le pécheur.

BERTIN.

Je supplie à genoux!

SAINT NICOLAS.

Devant lui, la blancheur
De ces âmes d'enfants qui se sont envolées
Jusqu'au pied de son trône, aux voûtes étoilées,
Jointe à ton repentir, a plaidé ton pardon.
Souviens-toi pour toujours où conduit l'abandon
Des préceptes sacrés que la morale donne.
Baisse la tête : Dieu par ma main te pardonne.

BERTIN.

Merci, maître, merci! Je reste confondu
Devant tant de bonté que le châtement dû
Ne déconcerte point malgré l'horreur du crime.

SAINT NICOLAS.

Va, fils, ne pêche plus. Et ma tâche sublime
S'achève maintenant en geste de bonté
Pour sortir ces enfants de leur éternité.
Dieu le permet ainsi pour les rendre à leur mère.

*Il lève la main sur le cuvier, en signe de
bénédictioin.*

Jeannot et Simonet, Linette, au nom du Père,
Du Fils et de l'Esprit, j'ordonne, levez-vous!

*Les trois enfants se lèvent lentement et
émergent de la cuve jusqu'à mi-corps.*

BERTIN.

Au miracle! au miracle!

JEANNOT.

Ah, quel somme bien doux
Je viens de faire ici!

SIMONET.

J'ai fait un si beau rêve
Que je suis désolé de le voir qui s'achève.
Qu'en penses-tu, Linette?

LINETTE.

Eh bien je vous le dis :
C'est encor, mieux, je me croyais en Paradis!

RIDEAU

==== IMPRIMÉ ====

POUR LES ÉDITIONS
"LA CARAVELLE"
— Le Livre et l'Image —
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE D'ART
"LE CROQUIS"
6, RUE BEZOUT, A PARIS

Imprimerie d'Art
" LE CROQUIS "

6, Rue Bezout
PARIS

